

La technologie générale d’Alfred Espinas : une rencontre inattendue de Marx et Durkheim en pays grec.

Leopoldo Iribarren

1. Durkheim, Émile, compte rendu de A. Labriola, *Essais sur la conception matérialiste de l’histoire*, *Revue philosophique*, XLIV, 1897, p. 648

« Autant il nous paraît vrai que les causes des phénomènes sociaux doivent être recherchées en dehors des représentations individuelles, autant il nous paraît faux qu’elles se ramènent, en dernière instance, à l’état de la technique industrielle et que le facteur économique soit le ressort du progrès. Sans même opposer au matérialisme économique aucun fait défini, comment ne pas remarquer l’insuffisance des preuves sur lesquelles il repose ? »

2. Durkheim, Émile, compte rendu de A. Labriola, *Essais sur la conception matérialiste de l’histoire*, *Revue philosophique*, XLIV, 1897, p. 650

Non seulement l’hypothèse marxiste n’est pas prouvée, mais elle est contraire à des faits qui paraissent établis. Sociologues et historiens tendent de plus en plus à se rencontrer dans cette affirmation commune que la religion est le plus primitif de tous les phénomènes sociaux. C’est d’elle que sont sorties, par transformations successives, toutes les autres manifestations de l’activité collective, droit, morale, art, science, formes politiques, etc. Dans le principe tout est religieux. Or nous ne connaissons aucun moyen de réduire la religion à l’économie ni aucune tentative pour opérer réellement cette réduction. [...] Plus généralement, il est incontestable que, à l’origine, le facteur économique est rudimentaire, alors que la vie religieuse est, au contraire, luxuriante et envahissante.

3. Alfred Espinas, *Les origines de la technologie : étude sociologique*, Paris, Alcan, 1897, p. 8.

« Il y aurait pourtant quelque avantage à pouvoir désigner ainsi [*technê*], comme les Grecs le faisaient, les pratiques conscientes et réfléchies, à un certain degré en opposition avec les pratiques simples ou coutumes, qui s’établissent spontanément, antérieurement à toute analyse. Car ce sont les arts adultes, non les pratiques inconscientes qui donnent naissance à la recherche dont nous nous occupons, et engendrent la Technologie. Chacun d’eux implique une technologie spéciale, en sorte que l’ensemble de ces études partielles forment naturellement la Technologie générale systématique. »

4. Alfred Espinas, *Les origines de la technologie : étude sociologique*, Paris, Alcan, 1897, p. 11-12

« [...] nous verrons constamment la philosophie de l’action suivre le développement des industries et des pratiques. [...] Nous serons donc contraint, avant d’exposer la Praxéologie de chaque époque, d’indiquer sommairement l’état des pratiques à cette époque et de dire quelles inventions nouvelles ont provoqué chez les théoriciens les réflexions d’où sortent leurs doctrines. »

5. Alfred Espinas, *Les origines de la technologie : étude sociologique*, Paris, Alcan, 1897, p. 155

« Tous les arts, depuis les plus simples jusqu’aux plus complexes, ont donc à cette époque le même caractère et ce caractère est déterminé, en vertu de la loi de corrélation de la croissance, par l’état de la technique industrielle qui fournit le type selon lequel toute action collective s’exerce. »

6. Alfred Espinas, *Les origines de la technologie : étude sociologique*, Paris, Alcan, 1897, p. 34

« Cette conception physico-théologique des principes de l'action consiste au fond à rattacher la volonté individuelle, dans ce qu'elle a d'ordonné et de permanent, à la volonté et à la sagesse du groupe ; elle dérive la conscience pratique de l'individu de la conscience pratique sociale. En suivant la tradition, en imitant ses ancêtres, l'homme ainsi formé imite Dieu même et s'identifie avec les dessins du *daimôn*, âme de la cité, ou de la divinité, quelle qu'elle soit [...] »

7. Démocrite (frag. B5) dans Diodore de Sicile *Bibliothèque* 1.8.1-9 (trad. L. Iribarren)

[...] [1] ils disent que ceux des hommes qui ont été engendrés à l'origine, menant une vie désordonnée et bestiale, sortaient dispersés dans les pâturages et se nourrissaient de l'herbes la plus saine et des fruits qui poussent spontanément sur les arbres. [2] Attaqués par les bêtes, ils se portaient mutuellement secours, instruits par l'utilité, et, se regroupant sous l'effet de la peur, petit à petit ils reconnaissaient mutuellement leurs traits.

[3] Le son de leur voix étant dépourvu de sens et confus, ils articulaient les termes petit à petit et, décidant entre eux de signes à propos de chaque objet, ils se rendaient compréhensibles l'un à l'autre leur manière d'exprimer toutes les choses. [4] De tels rassemblements ayant eu lieu sur toute la terre habitée, tous n'avaient pas un langage identique, chacun d'entre eux organisant les termes en fonction des circonstances. C'est pourquoi les caractères des différentes langues sont si variés et que les premiers groupes à se rassembler sont les ancêtres originels de tous les peuples.

[5] Maintenant, comme rien de ce qui est utile à la vie n'avait été découvert, les premiers hommes menaient une vie pénible : ils étaient sans vêtements, ne connaissaient pas la maison et le feu, et ignoraient complètement la nourriture domestique. [6] De fait, ignorant la provision en commun de la nourriture sauvage, ils ne faisaient aucune réserve de fruits pour les périodes de manque. C'est pourquoi beaucoup périssaient en hiver en raison du froid et de la rareté de la nourriture. [7] Ayant été par la suite instruits peu à peu par l'expérience, ils se réfugiaient pendant l'hiver dans des cavernes et mettaient de côté ceux des fruits qui pouvaient se conserver.

[8] Le feu et les autres choses utiles une fois connus, furent peu à peu découvertes les arts et le reste de ce qui peut aider à la vie en commun. [9] De manière générale, en effet, c'est le besoin lui-même qui enseigne toute chose aux hommes, qui indiquait de manière appropriée la connaissance de chaque chose à un animal doué par nature et qui possédait des mains ainsi que la raison (*logos*) et la subtilité d'esprit, qui l'aidaient pour toute chose.

8. Hésiode, *Les travaux et les jours*, v. 20-26 (trad. L. Iribarren)

Elle [la bonne Lutte] éveille au travail jusqu'à l'homme indolent,

Car chacun sent le besoin de travailler lorsqu'il en voit un autre,

Un riche, qui s'applique à labourer et planter

Et à faire prospérer son domaine ; et le voisin jalouse son voisin

Qui s'applique à s'enrichir. Cette Lutte-là est bonne pour les mortels.

Le potier a de l'animosité (*kotos*) pour le potier, le charpentier pour le charpentier,

Le mendiant a de l'envie (*phthonos*) envers le mendiant, le poète envers le poète.

(v. 20-26)